

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item 38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

## 38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothee](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### Présentation

Date 1837-09-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°74/102-103

### Information générales

Langue Français

Cote

- 148, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/72-76

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°38 Londres, samedi 16, 10 heures

Je le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux. J'en ai eu très peu, moi, à les écrire. Il faut que vous me le pardonniez, Madame. Je viens de passer avec vous des jours ravissants, des jours de confiance si tendre d'abandon, si doux ! A chaque heure, à chaque minute de ces beaux jours, j'ai senti grandir et s'étendre dans mon cœur la confiance l'abandon, la tendresse. Je vous quitte. A l'instant même, je vous écris. Que vous écrirai-je ? Tout ce que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon chagrin de ne plus vous le dire ? Ni l'un ni l'autre ne se peut. Et pourtant, je n'ai pas autre chose dans l'âme. J'essaie d'échapper à mon âme. Je me détourne. Je me jette à côté. Ne pouvant aller à vous en liberté, je vous raconte avec effort ma tristesse, ma gêne et ses causes, et ses ennuis. Ah ! Vous avez raison, mille fois raison ; votre laisser-aller est bien plus aimable ; mais il n'est pas plus tendre.

Votre lettre m'a charmé ce matin, me charme ce soir, me charmera demain ; mais vos paroles si douces, si pénétrantes, ne m'aiment pas davantage que ne vous aimait avant-hier ma pénible contrainte. Vous le voyez du reste ; elle ne dure pas. C'est le mal du premier jour, c'est l'oppression du poids de l'absence au moment où il tombe sur mon âme. Elle le soulève bientôt ; elle le repousse ; elle reprend avec vous même de loin, ses habitudes de Délicieuse intimité. Oui, vous pouvez bien le dire, c'est le vrai mot ; de loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous avez des paroles charmantes, des joies charmantes à m'envoyer ici, à 45 lieues, comme pour notre Cabinet de la Terrasse. Ne changez rien, ne changez rien, je vous en conjure, à votre manière, à votre nature. Ne vous entravez pas, ne vous étouffez pas. Dites moi toujours tout, tout ce qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites, qu'on vous fait, les bêtises qu'on vous dit. Tout me plaît, tout m'importe. Vous me permettrez bien, n'est-ce pas de trouver toujours que la présence vaut mieux que l'absence, les conversations mieux que les lettres ? Je vous promets de ne plus m'arrêter, de ne plus vous arrêter avec moi sur la comparaison, de ne dédaigner, de ne laisser perdre aucun petit plaisir, de les trouver tous grands, venant de vous, et de vous en renvoyer de même sorte que vous trouverez grands aussi, n'est-ce pas ? J'ai, du fond de mes bois, du sein de ma famille, mille récits à vous faire, mille détails à vous donner. Vous aurez tout, tout. Mais je persiste. Il n'y a point de détails, point de récits qui puissent valoir une lettre de quatre pages où il y aurait : " adieu, adieu, et rien que cela, bien long et bien serré »

Dimanche 11 heures C'est moi, c'est moi qui serai un enfant gâté si vous continuez. Quel moment ravissant vient de me donner la lettre qui m'arrive ! et que de fois aujourd'hui, demain, ce ravissement recommencera !

Je devrais vous gronder. Il y a bien de quoi. Mais je ne puis, non, je ne puis. Et pourtant vous n'êtes pas pardonnable dearest, ces doutes, ces inquiétudes ne sont pas pardonnables. Si vous me connaissiez mieux, quand vous me connaîtrez tout-à-fait, vous saurez ce qu'il me faut tout ce qu'il me faut pour me faire prononcer une seule fois des paroles, que je voudrais vous redire sans cesse, que je vous redis sans cesse au fond de mon cœur ; que mes lèvres balbutient tout bas, quand je suis seul même quand il y a autour de moi du monde. On n'entend pas, on ne sait pas, mais les paroles que vous aimez, qui vous feraient supprimer la moitié de votre

lettre elles sont là, toujours là. Adieu, Adieu. Le facteur me demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu. Demain, je vous parlerai de tout. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/948>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur148

Date précise de la lettreSamedi 16 septembre 1837

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je vous l'ai  
dit, me  
reste. Adieu.  
Adieu.

Je le sais bien que vous avez  
eu peu de plaisir à lire ma lettre de Lézard.  
En ai eu très peu moi, à la écrire. Il faut que  
vous me le pardonniez, Madame. Je viens de  
passer avec vous des jours rivaux, des jours de  
confiance et de tendre, d'abandon et de vous ! à chaque  
heute, à chaque minute de ces beaux jours, j'ai  
senté grandis et s'étendus dans mon cœur la confiance,  
l'abandon, la tendresse. Je vous quitte, à l'instant  
même, je vous écris. Que vous écrirai-je ? Tout ce  
que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon  
chagrin de ne plus vous le dire ? Ni l'un ni  
l'autre ne le peut. Et pourtant, je n'ai pas  
autre chose dans l'âme. L'essai de s'échapper à  
mon amour. Je me détourne. Je me jette à l'eau. Ne  
pouvant aller à vous en liberté, je vous raconte  
avec effort ma tristesse, ma gêne, et les causes, et  
les remèdes. Ah, vous avez raison, mille fois raison ;  
votre laissez-aller est bien plus aimable ; mais il  
faut pas plus tendre. Votre lettre m'a charmé ce  
matin, me charme ce soir, me charmera demain ;  
mais vos paroles si douces, si pénétrantes, ne  
m'aiment pas davantage que ne vous aimoit

avant hier ma pénible contrainte. Vous le voyez du  
reste, elle ne dure pas. C'est le mal du premier  
jour ; c'est l'oppression du poids de l'absence au  
moment où il tombe sur mon âme. Elle le soutient  
bientôt, elle le repousse ; elle reprend avec vous,  
même de loin, ses habitudes de Délicieuse intime.  
Oui, vous pouvez bien le dire, c'est le vrai mal ; de  
loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous  
avez des paroles charmantes, des joies charmantes  
à m'envoyer ici, à Abbeville, comme pour notre  
cabinet de la Terrasse. Ne changez rien, ne  
changez rien, je vous en conjure, à votre manière,  
à votre nature. Ne vous entravez pas, ne vous  
étouffez pas. Dites-moi toujours tout, tout, ce  
qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos  
journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites  
qu'on vous fait, les lettres qu'on vous dit. Tout  
me plaît, tout m'importe. Vous me permettrez  
bien, n'est-ce pas, de trouver toujours que la  
présence vaut mieux que l'absence, la conversation  
mieux que les lettres ? Je vous promets de ne  
plus m'arrêter, de ne plus vous arrêter avec  
moi sur la comparaison ; de ne dédaigner, de  
ne laisser perdre aucun petit plaisir, de les  
trouver tous grands, venant de vous, et de vous

en renvoyer de  
aussi, n'est-ce pas  
de ma famille, et  
à vous, comme  
permette. Il n'y  
qui puissent val  
il y aurait : n'est  
long et bien ser

C'est moi, ce  
vous continuez  
donner la lettre  
aujourd'hui, de  
de devrais vous  
je ne puis, non  
dites pas pour  
inquiétude ne  
ne connaissez  
tout à fait et  
quit me fait  
sois des paroles  
lettre, que je s  
mon cœur, que  
je lui dis, m  
du monde. En  
les paroles que

Le voyage du  
premier  
once de  
le le soulevé  
sur vous,  
cette intimité  
ai moi; de  
ie. Pour  
haïssantes  
belle notre  
rien, ne  
tre m'arriver,  
et, ne vous  
tout, ce  
et vos  
les visites  
e dit. Tout  
permis?  
que la  
conversation  
n'est de ne  
pas avec  
ignus, de  
de les  
de vous

En renvoyez de même sorte, que vous trouverez grands  
aussi, n'est-ce pas? J'ai, du fond de mon cœur, du sein  
de ma famille, mille choses à vous faire, mille détails  
à vous donner. Vous aurez tout, tout. Mais je  
persiste. Il n'y a point de détails, point de détails  
qui puissent valoir une lettre de quatre pages, ni  
il y aurait: adieu, adieu, et rien que cela, bien  
long et bien serré.

(Dimanche 11 heures.)

C'est moi, c'est moi qui serai ton enfant gâté si  
vous continuez. Quel moment ravissant vient de me  
donner la lettre qui m'arrive! Et que de fois  
aujourd'hui, demain, le ravissement recommencera!  
Je devrais vous grandes. Il y a bien de quoi. Mais  
je ne puis, non, je ne puis. Le pourtant, vous  
dites pas pardonnable, dearest; les douleurs, les  
inquiétudes ne sont pas pardonnables. Si vous  
me connaissiez mieux, quand vous me connaissez  
tout à fait, vous saurez ce qui me fait, tout ce  
qui me fait pour me faire prononcer une seule  
fois de paroles, que je voudrais vous redire sans  
lettre, que je vous redie. Sans cesse au fond de  
mon cœur, que mes lèvres balbutient tous les jours  
je lui dis, même quand il y a autour de moi  
du monde. On n'entend pas, on ne voit pas, moi  
les paroles que vous aimez, qui vous feraient

Supprimez la moitié de votre lettre, elle sera là,  
 toujours là. Adieu. Adieu. Le facteur me  
 demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu.  
 Demain, je vous parlerai de tout. Adieu.

un peu de plus  
 l'en ai eu bien  
 vous me le pr  
 passer avec vo  
 confiance de ter  
 heur, à chaque  
 senti grandie  
 l'abandon, la t  
 même, je vous  
 que je vous de  
 chagrin de ne  
 l'autre ne se p  
 autre chose dan  
 mon amour. Le  
 pourrais aller  
 avec effort ma  
 les domit. U  
 votre l'absence al  
 n'est par plus t  
 matin, me cha  
 mais vos parole  
 m'aimez par